

Guy Goffette

Dilectures

et autres poèmes

Guy Goffette, né en 1947, vit en Lorraine belge où il enseigne. Dirige les cahiers de poésie *Triangle* et les éditions de *L'Apprentypographe*. A publié un essai et trois recueils de poèmes : *Quotidien rouge* (1971), *Nomadie* (1979) et *Solo d'ombres* aux éditions Ipomée en 1983.

UMBERTO SABA, 2

Trieste, ils l'ont cent fois maudite
les frères de Jakob Hutter
qu'emmenait la galère habsbourgeoise
et ce soleil au bout du quai
que leur descendance aujourd'hui refuse
c'est ton étoile jaune qui brille
dans cette boutique pleine de songes
le serin dans ta poitrine qui demande combien
combien de livres pour oublier
que la mort tire les rênes de nos yeux

UMBERTO SABA, 3

Qu'important au fond les étagères croulantes
la sonnette d'alarme des mouettes n'étonne plus
chaque jour il reprend sa vie à zéro
par-dessus le livre ouvert à la dernière page
empilant l'insigne et le pauvre, l'ombre et
la lumière des ciels qui furent vastes
sur d'étroites contrées, puis se lève
et sa solitude s'écroule comme au marché
la montagne instable des oranges
Le soleil délivré ouvre ses mains vides
et la fortune de vivre qui écrasait l'épaule
allège le bilan

O. MANDELSTAM

Au lecteur inconnu
j'ai désigné non le vers lisse
mais sa cassure
cette brèche dans la muraille des vents
où je demeure
un bouquet de roses à la main
jardinier de l'instant perdu
et comptable à jamais
de la lumière inconsolée
sous la paupière des aveugles

LA VISITE DE REMBRANDT

La nuit a volé
son unique lampe à la cuisine
piégé dans la vitre
celui qui se tait
debout dans la tourbe des mots
Il brûle à feu très doux
l'obscur enveloppe du silence
(comme ces collines sous la cendre
réchauffent l'aube de leur mufle)
et pour la première fois peut-être
son visage d'ombre est toute la lumière
et parle pour lui seul

UTRILLO V., PORTRAIT BLANC

Un peu du plâtras des murs rien qu'un peu
et rendre à la jeune putain
son sourire de vierge
(Aimer ô l'infinif amer
dans la nuit des statues et dans
le jour qu'écorchent les bouchers)
Visage impossible à saisir
avec ce ciel collé au bout des doigts
quand la femme unique
sur toutes les fenêtres aveugles de la terre
roule des hanches et passe

SUR L'ÉTAGÈRE

Combien sont-ils à attendre
momies serrées dans leurs plaquettes
qu'une main d'eau lente ou fiévreuse
les sorte dans le grand vent et qu'ils affrontent
entre ciel et terre les dieux qu'ils crurent briser
et qui vont vifs dans l'air bleu du matin
Ceux qui jaunissent sans recours et ceux
qui cassent les dorures du temps
ceux qui ont tout perdu qui font le pied du meuble
et ceux qui traînent ouverts à toute heure
dans les pièces ensoleillées de la mémoire
les vainqueurs les vaincus auront un jour
même visage et même voix
l'envergure du milan sur le sillon
le profil du bouleau dans le soleil
et derrière la charmille l'inlassable chuchotement de la rivière
dont pas une voyelle ne se perd

GÉNÉRATION

Avec les rares oiseaux qui rentrent de vacances
les moteurs remettent leur opus bucolique
sur la platine des jours qui tourne au ralenti :
tronçonneuses tracteurs et les motos rebelles
projettent avec fracas le printemps au fossé
et toi qui sors de la nuit, pâle et grave
d'avoir nourri à la becquée l'insomnieux poème
te voici soudain plus paumé que l'horloge de bois
dans la cuisine chauffée au transistor — ton fils
le claironne tandis qu'au fond tu souris
parce que sa voix d'oiseau trahit l'incendiaire
qui met à blanc le cœur dans chacun de tes mots

AVEC HUMILITÉ, HÖLDERLIN

Ainsi passons-nous notre vie à chercher sous la
poigne des mots
la main qui frète le silence à la fin du poème
quand les choses les plus simples communiquent
(la friteuse crépite et son rucher fumant
porte d'un coup d'aile au milieu des genêts
la cuisine basse et sourde à nos appels)
et nous allons à travers cette complicité
sans rien comprendre les yeux vides
comme à travers l'enclos du corps la vie la vie
dont seul certains soirs nous parvient
le galop assourdi et têtu — mais le cavalier trahi
par quel écart du cheval fringant qui est-ce
sinon cet autre moi toujours fuyant
jeté à terre et traîné dans la plaine

COLLINES

A quoi bon fuir l'été venu vers une mer
bien à l'ancre dans son lit
quand rester immobile au creux du chemin semble
une manière de navigation et que déjà réunir
tes doigts sous le front te sacre capitaine
quand il suffit de peu un coup de vent plus sec
gonflant ton paletot et de trouver comme autrefois
la force de siffler en baissant les paupières
pour voir sortir du port le village à tes pieds
tous ces gens sans histoire sous le linge qui vole
debout et saluant sur le pont dérisoire
ce pays qui te tient comme un regard d'ami

LES PROIES

Les villages de schiste sombre et froid
laissent courir aussi des filles aux lèvres peintes
et souvent le poing des vieux laboureurs s'écrase
sur la table de l'unique bistrot
élargissant d'un coup l'espace de l'attente
où la lumière se rassemble, frileuse
et comme prise au piège d'une lampe
mais il est midi à peine et dans la rue
un chat guette une proie que personne ne voit

LES PETITS MOZART

Ce piano noir tant attendu
c'est à peine s'ils le virent au matin
debout contre le mur de chaux
Enfants prodiges le temps d'une traversée
ils reprenaient maintenant pied
sur la terre ferme
tanguant encore un peu
si malhabiles qu'à beurrer leur tartine
ils avaient trop de doigts ou pas assez